

La garniture de diamants

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 19

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La garniture de diamants.

II.

A l'entrée du printemps de l'année 1522, une flotte innombrable et deux cents mille infidèles viennent appuyer ces menaces, et bientôt, impatient du triomphe, Soliman accourt hâter par sa présence les travaux du siège mémorable que ses lieutenants avaient commencé.

Dès lors toute communication avec le continent devint impossible, et la triste Flaminia, privée de nouvelles de son amant, passait ses jours dans les pleurs. Ce fut à cette époque que, pour comble d'infortune, son père, depuis longtemps épris de la veuve d'Ottavio Colonna, finit par céder aux instances de cette femme artificieuse et l'épousa. L'empire que la belle-mère de Flaminia prit dans la maison s'accrut chaque jour, et bientôt le faible Grimani consentit à se séparer de sa fille pour la livrer au cloître de Santa-Rosa. L'abbesse de ce monastère n'était point une dévote, mais une femme du monde, rusée, insinuante et aimant encore passionnément l'argent. Le jeu l'ayant ruinée dans sa jeunesse, elle avait obtenu cet important bénéfice de la munificence de Léon X, au grand scandale des fidèles de Viterbe, qui prétendaient qu'au moment de son installation, sainte Rose avait trois fois hoché la tête, dans sa châsse, en signe de mécontentement, et que trois fois on avait vu ses yeux enflammés rouler dans leur orbite. Les dévotes ajoutaient, et ceci mérite peut-être plus de croyance, que cette abbaye n'avait été cédée à Lucrecia Colonna, que pour récompenser les faveurs dont se souvenait le prince aimable et galant qui occupait alors le trône pontifical.

Gagnée par les brillants avantages que lui promettait la nouvelle baronne de Grimani, si elle pouvait décider sa belle-fille à prononcer ses vœux, l'abbesse mit tout en œuvre auprès de celle-ci pour obtenir sa confiance et s'emparer de son esprit ; mais Flaminia se tenait sur ses gardes, déterminée qu'elle était à ne se soumettre à une réclusion éternelle que dans le cas où elle viendrait à perdre tout espoir d'être unie à son amant. Sous une telle supérieure, on pense bien que la règle du couvent était fort adoucie ; la musique, la broderie, les jeux, y occupaient bien plus les religieuses que la prière et la méditation, et plus souvent il y était question de sorbets, de confetti, de rinfreschi, que de jeûnes et de mortifications. A l'édifice immense et somptueux du monastère, un vaste jardin était contigu. Une double rangée de pins toujours verts, entourait ce clos et en dérobaient aux yeux les murailles élevées. Ici, des eaux jaillissantes et un vivier ombragé de saules et de peupliers où se jouaient un essaim de poissons dorés ; là, un gazon fermé d'une clôture de houx et de chênes verts, où paissait un troupeau de daims apprivoisés ; plus loin, une longue allée d'ifs séculaires, taillés de manière à représenter les douze apôtres avec leurs attributs, Adam et Eve chassés par l'ange à l'épée flamboyante, et mille autres effigies empruntées des livres sacrés. Cette allée se trouvait terminée par un bouquet d'épais châtaigniers, au milieu duquel on avait ménagé une esplanade circulaire garnie de sièges et de tables de marbres de diverses couleurs.

C'est au sein de cet Elysée que les religieuses de Santa Rosa passaient les heures de l'après-midi, et bien souvent une partie de la soirée. On y servait des collations, on y faisait de la musique, et les hymnes pieux des sœurs retentissaient sous ses bosquets verdoyants. Mais un amusement qui par dessus tout enchantait les jeunes recluses, c'était la représentation des drames religieux connus sous le nom de Mystères, et dont Belcari, au milieu du siècle précédent, avait le premier inspiré le goût à l'Italie, par la composition du Sacrifice d'Abraham, sujet éminemment pathétique, et qui, avant la renaissance du théâtre profane, occupa souvent les poètes des différentes contrées de l'Europe.

Les Mystères étaient représentés à Santa Rosa avec la plus grande pompe. On faisait venir des machinistes et des peintres de Rome ; les sœurs étudiaient leurs rôles longtemps à l'avance, et rien n'égalait, dit-on, la grâce de leur débit et l'intelligence de leur jeu. Comme la plupart appartenaient à de riches familles, elles déployaient beaucoup de luxe et de recherche dans les divers costumes dont elles se revêtaient, heureuses de se soustraire pendant quelques heures à la

guimpe jalouse et à l'uniforme monotone de la communauté.

On joua d'abord plusieurs de ces sujets que Laurent de Médicis se plaisait à arranger lui-même pour la scène, et ensuite le *Joseph* du Collenuccio, histoire tout à fait propre au théâtre, et qui, en tous lieux, comme à toute époque, n'a pas manqué d'y réussir. La passion du spectacle devint telle dans le monastère qu'on voulut y représenter aussi de ces grandes pastorales qui commençaient alors à charmer l'Italie : on monta celle de *Céphale*, composée par Nicolas Corregio, le premier poète qui se soit essayé dans ce genre, et on la joua dans les jardins avec tout l'appareil que le sujet exigeait. Les chefs-d'œuvre du Tasse et du Guarini n'avaient point encore paru ; *L'Aminta* fut représentée pour la première fois à Ferrare, seulement en 1572, et le *Pastor fido*, treize années plus tard, à Turin, à l'occasion du mariage de Charles-Emmanuel avec Catherine d'Autriche. Il est inutile de dire que dans leurs divers jeux scéniques, les religieuses de Santa Rosa remplissaient seules tous les rôles, tant d'hommes que de femmes. Les mères et les sœurs des membres de la communauté avaient la permission d'y assister : quelques étrangères s'y joignaient dans les jours d'apparat.

Flaminia refusait seule de prendre part à ces plaisirs. Elle résistait aux sollicitations des sœurs, et surtout de l'abbesse, qui ne manquait jamais de lui proposer les rôles les plus flatteurs de la pièce, et de faire briller à ses yeux les costumes les plus séduisants. Toujours en proie aux plus vives inquiétudes sur le sort de Lorenzo, son esprit n'était pas en état de s'occuper d'autres pensées. Les solitudes du jardin, le recueillement de la cellule, où elle pouvait rêver en paix à son ami, et prier l'Être Suprême de le rendre à ses vœux, lui semblaient préférables aux pompes du théâtre et à toutes les petites vanités qui occupaient si vivement ses compagnes.

Les nouvelles qui circulaient dans Viterbe n'étaient pas de nature à rassurer la tendre Flaminia : le siège de Rhodes faisait l'entretien de chacun, et dans l'ignorance de ce qui s'y passait, chacun ne manquait pas de répandre les bruits les plus alarmants. Tantôt on assurait que Soliman, après s'être emparé de la place, se disposait à traîner ses défenseurs dans l'esclavage, tantôt on prétendait que déjà il les avait fait périr par les supplices les plus cruels. La version qui pendant longtemps eut le plus de créance, fut que le Grand-Maître et ses chevaliers abandonnés de tous leurs auxiliaires, et se voyant à la veille de tomber entre les mains du vainqueur, avaient préféré une mort glorieuse à la honte d'une capitulation, et qu'après s'être enfermés dans la tour de Saint-Nicolas, ils avaient mis le feu aux poudres pour s'ensevelir sous les ruines de ce vaste boulevard.

(La suite au prochain numéro).

Nous empruntons les lignes suivantes à un journal paraissant à Genève sous le titre. LE RATIONALISTE, *journal des libres penseurs* (n° du 23 avril 1868). Le fait qu'il raconte dans tous ses détails ne nous paraît avoir été rapporté que très brièvement par d'autres journaux.

« Samedi dernier, 18 avril, il s'est passé à Genève un fait qu'on ne saurait trop signaler à l'indignation publique. Un jeune prêtre du midi de la France, âgé de vingt-six ans, cédant aux entraînements de son âge, malgré les vœux qu'on avait imposés à son inexpérience, était devenu amoureux d'une demoiselle de sa paroisse et lui avait fait partager sans beaucoup de peine ses sentiments. Il aurait pu, comme tant d'autres, manger le fruit défendu sans sortir du Paradis ; mais sa nature consciencieusement honnête ne lui permettait pas de faire avec le ciel des accommodements. Il renonça donc formellement à sa profession et s'en vint à Genève avec sa conquête, afin de s'unir à elle par un mariage légitime.

Pour arriver au terme de leurs vœux, ils durent avant tout demander le consentement de leurs parents. Naturellement il leur fût refusé tout d'abord : la mère de la jeune fille, quoique très pieuse, paraît n'avoir voulu par son opposition que se mettre en règle avec l'opinion du pays ; quant aux parents du jeune homme, qu'un aveugle fanatisme domine, ils ne se sont pas contentés de repousser toute concession, ils ont encore prétendu ramener leur fils par la violence dans la carrière où ils l'avaient probablement engagé d'abord malgré sa véritable vocation. A chacune des respectueuses sommations qui leur ont été adressées, ils sont accourus à Genève pour satisfaire contre les pauvres fugitifs la fureur bestiale qui les transportait : une fois ils les ont poursuivis dans les rues à coups de pierres ; une autre fois ils se sont rués ensemble sur la demoiselle, et ils ont mis en pièces tous ses vêtements.

Enfin, la semaine dernière, lorsque la troisième sommation leur eût été faite, ils résolurent de tenter un coup décisif pour empêcher de s'accomplir un acte qu'ils regardent sans aucun doute comme le plus grand malheur qui puisse leur arriver. Le père se rendit à Genève accompagné de deux Lazaristes, qui devaient l'assister de leurs conseils et aussi de leurs forces physiques. Où les trois conspirateurs allèrent-ils d'abord pour préparer leur guet-apens ? On ne le sait pas au juste, mais on suppose que ce fut dans la maison des Lazaristes établie au Grand-Sacconnex. De là ils se rendirent chez un libraire bien connu pour l'ardeur de ses opinions catholiques. Aussitôt celui-ci écrivit une lettre au jeune homme pour l'inviter à venir chez lui, où, disait-il, une dame désirait s'entendre avec lui au sujet de leçons à donner à ses enfants. Le pauvre garçon, qui cherche depuis longtemps des occupations lucratives, n'eut garde de manquer à l'appel ; mais quand, après avoir été introduit dans une chambre écartée, il trouva en face de lui, au lieu d'une dame, deux Lazaristes et son père, il comprit qu'il s'agissait de tout autre chose que de quelques leçons à donner. Heureusement il vit du premier coup d'œil le plan de conduite qu'il avait à suivre pour se tirer de ce mauvais pas. Il fit semblant de céder aux instances qu'on lui faisait pour le déterminer à quitter Genève et à rentrer en France. Il fallait partir immédiatement : il se laissa emmener sans résistance par les quatre hommes qui l'entouraient, savoir, son père qui le tenait par le collet et marchait devant, les deux Lazaristes qui lui donnaient le bras très solidement à droite et à gauche, et enfin le libraire qui venait par derrière sans le toucher. Ils arrivèrent ainsi à une voiture qui les attendait dans la rue, et où les yeux du jeune homme tombèrent tout d'abord sur des cordes, qu'il soupçonna véhémentement d'être destinées à le garotter. Il n'en fallut pas davantage pour le confirmer dans la résolution qu'il avait déjà prise, c'est-à-dire que se voyant enfin au milieu du public, il déclara résolument à son escorte qu'il ne partirait pas et qu'il prétendait conserver sa liberté.

Alors il se passa une scène qu'on n'aurait jamais crue possible à Genève dans le siècle où nous vivons.

Tandis que les Lazaristes essayaient encore l'effet de leurs exhortations embarrassées, le père, qui ne se possédait plus de colère, frappait son fils, à tour de bras, d'un énorme gourdin dont il était armé. Celui-ci se laissait accabler de coups sans se défendre, et se bornait à exprimer sa volonté de rester à Genève et de ne pas abandonner la personne qui avait quitté une situation heureuse pour attacher son sort au sien.

Un tel spectacle ne pouvait pas manquer d'attirer des curieux : effectivement, le groupe qui le donnait fut bientôt entouré d'une foule compacte. Pendant quelque temps les témoins ne pouvaient pas s'expliquer ce qui se passait sous leurs yeux, et leur imagination se perdait en toutes sortes de conjectures, qui cependant penchaient plutôt pour le battant que pour le battu. Mais à la fin, le jeune homme, ayant reconnu parmi les personnes présentes un honorable citoyen de la ville qui était au fait de ses affaires, se porta vivement vers lui, et, après lui avoir expliqué en peu de mots ce dont il s'agissait pour le moment, il le pria de le tirer des mains de ses persécuteurs. Alors celui-ci s'empressa de déclarer qu'il connaissait pour un honnête homme celui qui avait réclamé son secours, que c'était tout simplement un esclave du catholicisme qui avait brisé ses fers, et que ceux dont il cherchait à se débarrasser étaient des fanatiques qui voulaient le faire rentrer par la violence dans son ancienne servitude.

Il n'en fallut pas davantage pour retourner l'esprit des spectateurs. Déjà les deux Lazaristes s'étaient esquivés prudemment. Il ne restait que le père, qui ne voulait pas lâcher sa proie, et qui d'ailleurs croyait user très légitimement de ses droits sur son fils. Ce fut à lui que s'en prit la foule exaspérée. Déjà l'on criait de tous les côtés qu'il fallait le livrer à la police, et même les plus ardents, en s'emparant de sa personne, ne lui épargnaient pas des secousses plus ou moins rudes, lorsque le jeune homme finit par le faire mettre en liberté, en représentant que c'était son père et qu'on devait avoir de l'indulgence pour son âge et pour ses préjugés. »

La livraison de *mai* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants :

- I. Thiersch le philhellène, par M. *Théodore Zeerleder*.
- II. Vie des champs. Souvenirs de Fritz Reuter, par M. *Gustave van Muyden* (suite et fin). — Chapitre 29. L'horizon s'éclaircit un peu. — Chap. 30. Où l'histoire fait un saut de deux années. — Chap. 31. L'esprit révolutionnaire envahit Rahnstedt. — Chap. 32. L'innocencé se fait jour. — Chap. 33. La nuée grève. — Chap. 34. Dénouement. — Chap. 35. Epilogue.
- III. La nouvelle Amérique. — 4. Spiritisme et communisme, par M. *Albert Laval*.
- IV. Six semaines à Heppenheim. Nouvelle, de M^{me} *Gaskell*.
- V. Esquisses bavaroises. — Le Chiemsee, par M. *Charles Secrétan*.
- VI. Chronique.
- VII. Causeries parisiennes.

Bureau chez *Georges Bridel*, éditeur, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.